BON DIEU!
Q'UILS SONT SOTS
CES NORMANDS!

> Parce que je vous éclaire, ils diront que je vous souleve ; mais eux, que font-ils en vous trompant?
>
> (CALONNE).

DÉCEMBRE 1790.

LONDRES.

1791.

AVERTISSEMENT.

Cet Ouvrage, s'il n'a la maniere de ſon pendant, au moins, à la même intention, peut avoir la même utilité. D'autres précurſeurs plus étendus, loin de le décourager, ne font que le décider à paroître dans ce moment.

Ses différentes parties ne ſont pas toutes du même genre, de même âge & de même main : quelques-unes même ſemblent aujourd'hui être devenues un peu moins néceſſaires ; on les lui laiſſe pourtant. Il eſt des idées & obſervations qui ne ſeront jamais trop répétées &

répandues. Offrons donc, tel qu'il eſt, ce petit Recueil, pour étrennes, à tous les Citoyens paſſifs Curiens, Orniens, Manchiens, Calvadoſiens, & ſur-tout Seine inférieuriens.

INTRODUCTION.

RIEN n'eſt ſi ridicule & ſi bête que la prétendue lettre au Maire Bailly, & la chimérique conſpiration par elle dénoncée, il y a quatre mois, au patriotiſme des Badauts, qu'elle a fait trembler ; à la rage des Folliculaires, qui auſſi-tôt ont ſonné l'alarme ; à la tyrannie des Inquiſiteurs, qui en ont eſpéré le plaiſir de tourmenter, & peut-être immoler de nouvelles victimes.

Rien n'eſt ſi honteux & ſi coupable que les jacobines Adreſſes & Proclamations de la Municipalité de Rouen, à l'occaſion de cette effrayante découverte.

Mais rien ne feroit plus heureux pour le Roi, pour la France, & en particulier pour la Normandie, que l'arrivée de S. M. dans cette Province. Henri IV y trouva des lauriers : apparemment Louis XVI n'y trouveroit ni geoliers, ni aſſaſſins. Rien même n'eſt plus deſirable, & peut-être moins improbable, que la tranſlation du ſiége de l'Empire à Rouen.

Comment perſonne encore ne s'eſt-il aviſé d'ouvrir, ſur cet objet, les yeux des Normands, & ſur-tout les yeux de leur capitale ? Apparemment cette idée attendoit le moment de les

trouver assez entiérement & universellement désabusés & préparés. Se présentant aujourd'hui, le devanceroit-elle encore ce moment ? Dans ce cas, ne pourroit-elle pas le hâter ? ou ne feroit-elle que le saisir ? Essayons.

ARTICLE Ier.

Observations sur la lettre au Maire Bailly.

J'ÉPARGNERAI au Lecteur, & à moi-même, un examen trop complet d'une si misérable production. En quatre ou cinq pages, que de sottises & pauvretés !

Il a fallu toute l'éloquence & malice du D. de Villequier, pour persuader à la Reine que *le Roi est détrôné*, *s'il ne s'échappe de Paris.*

Un parti formé dans Rouen, par la Duchesse de Villeroi, répond, sur sa tête, de la contre-révolution ; car c'est le mot sacramental. Il faut cet épouventail pour le sot peuple ; il faut qu'il croie que, si le Roi étoit libre, tout seroit perdu.

Ce formidable parti, sûr de bouleverser & enchaîner la France, a de grandes forces aussi, sans compter ce malin Duc & cette Duchesse, *femme incroyable.*

1o. Le Médecin (1) Lepecq & Portier, Di-

(1) Ce Docteur, il y a quelques années, fit des recherches sur les maladies qui regnent le plus dans sa

recteur des Fermes, *faisant le grand œuvre de la contre-révolution*, comme Target son grand œuvre de la Constitution.

2°. Trois ou quatre femmes de qui la France a ignoré jusqu'ici l'importance & le savoir faire; autant d'hommes qui n'en sont guere plus connus; mais, par *post scriptum*, trois députés, éloquents & intrépides royalistes, qui sont la *cheville ouvriere de la conspiration.*

3°. Six cents signatures. Ce n'est pourtant pas avec des signatures que Henri IV terrassa les Ligueurs, & reconquit son Royaume.

4°. Deux ou trois Officiers de la garnison de Rouen, *sûrs de leurs troupes*, l'un desquels commande *un bataillon de Dragons*. Le savant dénonciateur a oublié d'y joindre deux escadrons d'Invalides. Mais croit-il donc que, pour assurer au Roi l'obéissance de ses troupes, il fallût des cabales souterreines, des manœuvres de conspirateurs? Il ne sait pas que, malgré l'erreur passagere de quelques Régiments, qui, poursuivis par les séductions de toute espece, ont été abusés comme les Peuples, toutes nos légions, dès qu'on le voudra, sont aux ordres du Roi & de ses fideles serviteurs, seulement un peu diminuées, ou plutôt purgées, par l'expulsion ou désertion de quelques douzaines de coquins.

---

province. Nous l'invitons à y joindre, par supplément, l'épizootie actuelle, cette hydrophobie municipale, avec tous ses symptomes, vertiges démagogiques, délire anti-monarchique, gonflements, frissons, &c, &c.

5°. Trois mille Gentilshommes. Ceci eſt le plus curieux. Il ne ſait pas que, s'il falloit prendre les armes pour défendre le Monarque, la monarchie, la véritable liberté du peuple, leur propre exiſtence, tous les Gentilshommes de France ſeroient, comme ils furent, toujours prêts ; qu'on les verroit, de toutes parts, accourir, ſe multiplier, rallier à leur panache tous les bons François, leur montrer & applanir le chemin de l'honneur & de la victoire ? Il ne ſait pas que des Tribuns factieux, avec leurs bandits déſerteurs & canailles, en nombre quelconque, devant eux ne tiendroient nulle part (1) un moment ? que ce ſeroit la guerre des Lions contre les Singes ; que, pour cela, des Gentilshommes n'ont pas beſoin de *jurer* ; qu'ils laiſſent aux tyrans ſoupçonneux que pourſuit la *peur de la conſcience*, & qui ont établi en principe de compter les ſerments pour rien, le ſoin de les exiger (2) & multiplier ;

(1) Cent traîtres & rebelles n'attendirent jamais dix hommes de bien (Montluc).

(2) Marius voulant chaſſer de Rome Metellus, ſe ſervit de Glaucius & Saturninus, *les deux hommes les plus inſolents de Rome, & les plus ſéditieux, & qui avoient à leur diſpôſition toute la tourbe des néceſſiteux & des mutins. Il ſe ſervoit d'eux pour appuyer toutes les loix qu'il vouloit faire paſſer. Ce Saturninus, nommé Tribun du peuple, propoſa la loi que le Sénat viendroit faire ſerment, en pleine Aſſemblée, d'approuver & obſerver tout ce que le peuple auroit ordonné, & de ne s'oppoſer à choſe quelconque. Tous les Sénateurs jurerent, l'un après l'autre, de peur du peuple, juſqu'à ce qu'on fût venu à Metellus* (Plutarque).

multiplier ; enfin que, ſi des Gentilshommes s'aviſoient de *jurer*, ce ne ſeroit pas apparemment *de ne pas laiſſer échapper le Roi.* Malheureux ! les prends-tu pour ſes geoliers ?

6°. *Les principaux chefs de la garde nationale.* Et que fais-tu des autres, animal ? Cet article mérite que nous nous y arrêtions un moment.

Nos enragés ſuppoſant toujours que, ſi le Roi étant échappé de ſa priſon, les rebelles oſoient le pourſuivre, & pouvoient lui faire la guerre, les Gardes nationales ſeroient pour eux contre lui. Leur contenance à la fédération n'a pourtant pas autoriſé cette coupable eſpérance. Il eſt bien vrai que les honnêtes citoyens, & fideles ſujets, qui forment tout au moins la grande majorité de ces Gardes nationales, d'abord abuſés & bernés par l'impoſture & la ſcélérateſſe, ont pris les armes très-mal-à-propos, puiſqu'il ne s'agiſſoit pas de défendre la patrie, contre les Anglois, ni contre les Pandours, ni même contre les bandits annoncés de toutes parts, tandis qu'il n'en exiſtoit d'autres que les émiſſaires & protégés (1) de nos démagogues : encore moins contre toutes les chimériques & ridicules conſpirations dénoncées par les Comités des recherches, célébrées par les journaux incen-

Après avoir lu l'ouvrage de Calonne, & ſa lumineuſe diſcuſſion du ſerment civique, aujourd'hui Metellus lui-même pourroit le prêter.

(1) Encore n'eſt-ce que poſtérieurement qu'ils ont été mis bien en action par les lettres provinciales, & le zele brûlant des régénérateurs de la France.

B

diaires, & contre ces prétendus ariſtocrates qui devoient faire ſauter toutes les villes, qui pourtant conſtamment en bute aux inſultes, violences, atrocités, non-ſeulement n'ont jamais déployé ce talent miraculeux & volcanique, mais n'ont pu ſe réſoudre à uſer du droit d'une défenſe légitime, & repouſſer la force par la force.

Elles n'ont pas vu, ces Gardes nationales, qu'elles étoient le jouet & l'inſtrument, qu'elles devenoient les ſatellites des deſtructeurs de la France; qu'on les armoit (1) uniquement contre la Nobleſſe, l'armée, le Monarque & la monarchie. Mais les manœuvres & menſonges ſont uſés enfin, l'illuſion ſe diſſipe; bientôt, dans toute cette armée bourgeoiſe, on ne trouvera plus que de paiſibles Citoyens, *auſſi honteux que fatigués* de cette viſion, furieux contre les Charlatans qui les ont ſi cruellement trompés, prêts à ſervir leur Patrie & leur Roi, avec fidélité, de laquelle ils n'avoient jamais prétendu s'écarter. Car enfin *l'erreur n'a qu'un temps, & l'on devient criminel, ſi l'on perſiſte.*

Mais revenons à notre conſpiration; &, après l'état des forces des conjurés, voyons leurs

---

(1) C'eſt dans cette vue qu'effrayant le peuple par des dangers factices; allumant ſa fureur, par des ſuppoſitions injurieuſes au trône; l'armant contre des chimeres, afin qu'il demeurât armé, on lui préſente ſans ceſſe, dans ceux qu'auparavant il reſpectoit, une confédération d'ennemis qu'il devoit combattre à outrance, ſous le nom fantaſtique d'Ariſtocrates, &c. (Calonne).

plans & difpofitions , non moins formidables.

D'abord ils mettront le pain à un fol la livre. Puis il feront pendre tous les réfractaires aux arrêts du Parlement. Thouret (1), comme le miniftre d'Affuérus, obtiendra *une potence de 50 coudées*, fans compter la langue percée, le poing coupé, & autres préliminaires. *Deux mille cages de fer*, par les foins de la Ducheffe de Villeroi, *renfermeront les principaux Enragés.* Les deux premieres feront pour la Fayette & Bailly. Vous voyez qu'on a fongé à tout. Avec des mefures fi bien prifes, on ne peut pas douter du fuccès.

Si le Roi vient à Rouen, leur plan eft fûr : s'il n'y vient pas, ils fe propofent de dire que le Roi eft en prifon ; & au diable toutes les opérations de l'Affemblée. Bon ! à qui perfuaderont-ils que le Roi n'eft pas en pleine liberté ? Eft-ce qu'il n'a pas lui-même démenti cette impofture, par une proclamation auffi libre que l'ont été toutes les fanctions depuis le 5 Octobre 1789 ? Eft-ce que l'Affemblée Na-

---

(1) Ou les dangers ainfi annoncés à ce grand homme ont fait fur lui quelque impreffion, ou des preffentiments funeftes lui ont donné de nouvelles inquiétudes. Car un de fes amis le trouva, il y a quelques femaines, abfolument démonté, en pleine déroute. -- Mais ! vous n'êtes pas reconnoiffable ! Qu'avez-vous donc ? -- Ce que j'ai ? vous pouvez le demander ! -- Mais oui. Car enfin vos affaires vont bien, ce me femble. Votre conftitution prend affez. -- Elle prend ! Elle prend !... Au refte, on ne peut pas me reprocher d'avoir parlé contre le Roi.

tionale n'a pas toujours regardé le moindre doute à cet égard, comme un crime de lése-nation ? Eſt-ce qu'Alexandre de Lameth n'a pas tonné, avec toute l'indignation patriotique, contre *l'intention coupable* de la ville de Nîmes, qui, dans ſa pétition, *ne tendoit à rien moins, qu'à vouloir faire croire que le Roi, & l'Aſſemblée Nationale n'ont pas été libres à Paris ?* Et l'on pourroit croire ?.... Fi donc, ce feroit ſuppoſer dans l'auguſte ſénat le dernier degré de l'impudence.

Il faut pourtant avouer que le dénonciateur touche ici une *corde* (1) *bien délicate*. Sa prudence s'y eſt un peu endormie. Si le Roi n'eſt pas libre, au diable toutes les opérations de l'Aſſemblée ! Oui, cela peut ſe dire. Les mal intentionnés chicaneront ſur ce point. Il ne falloit pas révéler le ſecret du manége, quoiqu'il ſoit déjà le ſecret de la comédie.

Mais voici quelque choſe de bien intéreſſant. Ce terrible Directeur des fermes, Portier, *pour exciter les puiſſances étrangeres à venir défendre la Nobleſſe* (de quoi ſe mêle-t-il ?) *leur fait des envois de papiers*. D'aſſignats ſans doute. Voilà le paiement des ſubſides, le traité de ligue offenſive. Et cette découverte explique les préventions de l'Europe, contre l'heureuſe révolution qui devoit bientôt la régé-

---

(1) Selon la judicieuſe remarque de Suleau, dans ſon charmant interrogatoire. Auſſi ne put-il répondre ſur ce point, ſans avoir recueilli ſes ſens, & rafraîchi ſa poitrine par un verre de limonade.

nérer toute entiere. Je conçois à présent les mouvements des armeés à portée de nos frontieres, les sinistres projets des despotes voisins, les mauvais propos de tous les spadassins aristocrates. Si les Nations journellement outragées, inquiétées, menacées par nos Folliculaires, nos Clubs & notre Sénat, accueillent avec tant d'incivilité les Apôtres de la démocratie; si elles pendent les plus zélés; si elles chassent, après les avoir préalablement fustigés (1), ceux qui osent seulement leur présenter l'uniforme national, & la cocarde patriotique; si elles établissent un cordon contre le *mal françois*; si de puissants Monarques semblent se disposer, dans les cas où cette épidémie tiendroit encore contre les gelées de cet hiver, à venir, au printemps, la médicamen-

---

(1) Cromwel ayant envoyé des Ambassadeurs en Russie, le Czar les fit reconduire par des chasse-coquins, hors des terres de son empire : mais au moins ce fut sans les avoir fait fouetter dans les rues de Moscow.

Ceci me rappelle une anecdote très-nouvelle que je n'ai pu encore vérifier, & que je donne sans garantie. Un Héros Parisien s'étant montré à Francfort avec son habit & sa cocarde, subit dans toute sa disgrace la nouvelle Ordonnance de police. Cette cérémonie, comme on peut croire, le contraria infiniment. Cependant il se soutint contre ce qu'elle avoit d'humiliant, par une réflexion aussi judicieuse que consolante. A sa place, les Commandants-Généraux de Versailles & Paris n'auroient pas été traités différemment.

En circonstance presqu'aussi désagréable, Guliver se consola de même. Le grand singe qui, dans l'isle des Géants, l'emmaillottoit, & lui faisoit manger de la bouillie, auroit pris les mêmes soins du Roi d'Angleterre.

ter, & en même-temps, pour l'inſtruction de la poſtérité, & pour leur ſûreté actuelle, défendre la cauſe des Rois, & venger la majeſté du Trône ; ſi tout ce qui les entoure les excite journellement, contre les inſolents & furieux ennemis de toute Nobleſſe ; ſi tous les Gouvernements ſe réuniſſent, contre le ſcandale & la contagion d'une complette anarchie ; ſi tout le genre humain ſe ſouleve contre des iniquités & atrocités qui révoltent & déshonore l'humanité, nous ſavons à préſent à qui nous en prendre, & n'en devons pas chercher d'autres cauſes, que les envois de papiers faits par M. Portier.

Le zélé patriote à qui nous devons la connoiſſance de tous ces odieux myſteres, lui-même ne l'a due qu'à une foibleſſe paſſagere. La grace lui a manqué un moment, comme à ſaint Pierre. Maltraité par l'heureuſe révolution, il s'eſt laiſſé ſéduire par ſes ennemis ; &, comme il dit élégamment, a été *fourré dans le tripot* de la conſpiration ; mais bientôt le coq a chanté ; ſa *conſcience* a eu *horreur d'une contre-révolution*, de laquelle il a connu, & nous montre les épouvantables ſuites.

Premiérement, le Roi en liberté, & auſſitôt un manifeſte de S. M., qui, ſans doute, ne ſeroit pas dans le ſens de la révolution.

Ordre aux Provinces de nommer de nouveaux Députés, au lieu de laiſſer, pendant quelques années encore, le ſort de la France entre les mains du long Parlement, qui la gouverne avec tant de gloire & de bonheur.

Rénovation de la Déclaration du 23 Juin 1789, d'autant plus à craindre, qu'elle eſt tous les jours regrettée & redemandée, non-ſeulement par les deux premiers Ordres, mais par la plus ſaine & la plus nombreuſe partie du troiſieme; & qui ſait ſi, pour la rejetter une ſeconde fois, on pourroit employer, avec le même ſuccès, l'audace & la cabale de quelques factieux, l'ignorance ou foibleſſe de la majorité de leurs collegues, & ſur-tout la violence d'une canaille ſoldée ?

A ces motifs ſublimes de dénoncer nos Catilina, le nouveau Cicéron ne dédaigne pas de joindre un tendre intérêt pour *ſon cher Bailly*, qui, *quoiqu'il ſoit un grand homme, n'en eſt pas moins mis en cage, s'il ne ſurpend M. de Villequier & quelques autres.*

Mais je me ſurprends moi-même, à la ſixieme page de ces Obſervations. Sur une telle piece, c'en eſt beaucoup trop; j'en demande pardon au lecteur.

ARTICLE II.

Obſervations ſur les Adreſſes & Proclamations, à l'occaſion de la prétendue conſpiration du mois de Septembre.

§. I.

IL ſeroit trop ſévere de juger la Ville de Rouen, ou même ſa Municipalité, ſur ſon

Adresse à l'Assemblée Nationale, au sujet de la conjuration de Portier, cette honteuse production étant l'ouvrage de Thouret, qui est venu la mendier & dicter ; & ne sait-on pas comment se pratiquent toutes ces ridicules Adresses, dont la lecture, remplissant la moitié des séances, est un des moyens de prolonger le regne dispendieux de nos Législateurs ; dont le fade encens enivre leur vanité, redouble leurs vertiges ; dont l'étalage, sans être tous les jours aussi imposant que la mascarade (1) des Indiens & des Arabes, exalte la confiance & l'enthousiasme de leurs Badauts !

---

(1) Toute la France a su promptement à quoi s'en tenir sur cette pitoyable charlatanerie. Cela n'a pas empêché que, quatre mois après, Fréteau se plaignant de ce que les François sont traités, chez les Puissances étrangeres, avec un mépris & *despect*, qui dénote de *sinistres intentions*, l'intrépide Mirabeau n'ait encore cité la célebre députation des quatre parties du Monde, pour prouver que l'univers admire la nouvelle constitution, attend avec impatience le moment d'être ainsi régénéré, & qu'aucun Souverain ne peut être assez téméraire pour mépriser le dernier des citoyens d'un pays qui a su conquérir sa liberté. Ainsi l'on soutient les plus grossieres impostures, aussi long-temps que l'on croit en avoir besoin ; lorsque la révolution sera bien consommée & affermie, si la vérité est universellement reconnue, on s'en consolera facilement : elle le sera trop tard ; & , quand l'édifice est élevé, on laisse démonter & brûler les échafaudages.

Mais, pour rassurer encore mieux l'Assemblée & les tribunes sur l'opinion & les intentions des nations étrangeres, Mirabeau, qui n'est pas le dernier des François, ni celui qu'a le moins illustré la conquête de la liberté, devroit aller quelques moments jouir de sa gloire à Tu-

Il n'eſt point de Directoire, de Municipalité, de Club, dans lequel, au défaut d'émiſſaire, il ne ſe trouve quelqu'un de ces êtres pour qui flagorner & ramper, eſt un beſoin impérieux; qui eût été, il y a deux ans, aux genoux d'un ſous-Commis ou d'un Valet-de-Chambre, & ne peut manquer aujourd'hui d'être aux pieds de la triomphante démagogie. Un tel perſonnage propoſe une Adreſſe; deux ou trois imbécilles appuient la motion; le troupeau ſuit, & qui oſeroit réſiſter au torrent? Ce ſeroit ſe montrer ennemi de la révolution, Ariſtocrate, s'expoſer aux inſultes du bon peuple, peut-être à la lanterne.

Ainſi a paſſé, comme tant d'autres, l'Adreſſe de la Municipalité de Rouen, & cette ſottiſe a été encore aggravée par une proclamation, envoyée avec l'Adreſſe aux autres Villes, qui, quand elles ſe ſont trouvées bien enragées, bien ameutées par des Clubs, ſerviles colonies des Jacobins, vîte ont ſingé leur Capitale, & répandu ces vilenies dans les campagnes: manœuvre factieuſe, propre à inquiéter les peuples, & les pouſſer à de nouveaux déſordres; mais heureuſement ils ſe fatiguent, commen-

---

rin, Vienne & Berlin. On verroit à quel point les hommages de ces Cours démentiroient le *deſpect* de l'Europe pour les Patriotes françois. A plus forte raiſon, on ne pourroit plus dire ni croire que le Vicomte de Mirabeau, à peine ſorti de France, s'eſt vu au moment d'être pendu, parce qu'on le prenoit pour ſon auguſte frere.

cent à ſe déſabuſer, &, dans nos campagnes ſur-tout, ne ſont pas ſi ſtupides & ſi féroces, qu'il les faudroit. Ils ont donc reçu tout cela très-froidement; quelques Villages pourtant l'ont affiché, par habitude d'afficher tous les jours, & ne conſidérant pas que ce ne ſont pas là des Décrets, & qu'ils n'ont pas d'ordres à recevoir des Municipalités de Villes : d'autres ont mis la pancarte au rebut. J'en ſais un qui a répondu à l'envoi, qu'il n'en feroit aucun uſage, parce qu'elle ne pouvoit faire aucun bien ; qu'il ne la ramaſſeroit pas même avec ſes autres papiers, dans la crainte qu'elle n'y mît le feu.

En effet, rien n'eſt plus incendiaire, plus propre à ranimer & propager la rage anti-royaliſte, que cette proclamation, qui préſente, comme *ennemis du bien public*, ceux qui deſireroient la liberté du Roi. Que veut dire, *l'enlever pour le conduire à Rouen ?* On ſait comment une canaille révoltée l'a enlevé pour le conduire à Paris ; mais les prétendus ennemis du bien public, les Ariſtocrates, pour parler le langage actuel, ne s'y prennent pas de cette maniere, & ne donnent point à leurs Rois de telles marques d'attachement ; ils ne ſavent que les ſuivre, leur obéir, & mourir pour eux.

Mais ils ſont oppoſés à la Conſtitution. S'ils veulent rompre les fers du Roi, ce n'eſt pas ſeulement pour le voir en liberté ; c'eſt pour *opérer une contre-révolution.* Miſéricorde ! Quoi ! nous n'aurions plus le bonheur d'être gouvernés par des Camus, Target, Voidel,

Robertſpierre (1) ! celui d'être tranquilles, reſpectés, comme nous le ſommes aujourd'hui ! celui d'être la plus riche (2) des Nations, en papiers de toutes les couleurs ! &c. &c.

On parle toujours d'amis & d'ennemis de la révolution, de projets de contre-révolution : quelle idée attache-t-on à ces grands mots ? Tâchons, s'il ſe peut, de nous entendre ; &, pour cela, quittons un moment la production municipale : cette digreſſion ne ſera pas inutile, ni le fragment que je vais copier ici déplacé. Peu importe pourquoi l'ouvrage duquel il eſt tiré n'a pas été imprimé, & par quel haſard il ſe trouve entre mes mains.

§. II.

Digreſſion : Extrait littéral d'une réponſe (3) *à.....*

..... Vous avez ſoin, Monſieur, de vous dé-

(1) Nés dans l'obſcurité, nourris dans la baſſeſſe,
La haine pour les Rois leur tient lieu de nobleſſe...
Mais cette impénétrable & juſte Providence
Ne laiſſe pas toujours proſpérer l'inſolence (Voltaire).

(2) Lorſqu'ils avoient un Roi, ils déploroient leur triſte exiſtence ; ils maudiſſoient le gouvernement, quand on leur demandoit un écu. Maintenant qu'on leur prend tout, en leur diſant qu'on leur donne tout ; qu'on les enchaîne, en leur diſant qu'ils ſont libres, ils béniſſent le Ciel de leur avoir donné des monſtres pour les dévorer (Bon Dieu ! qu'ils ſont bêtes ces François !)

(3) Il eſt fâcheux peut-être que cette réponſe n'ait pas paru dans le temps & toute entiere ; elle auroit d'avance éclairé ou réfuté la diſſertation de Rabaud de

clarer *ami de la révolution* ; en effet, quoique vous fembliez quelquefois defirer qu'on *releve le trône abattu* , craindre pour la liberté le défaut *de frein & de protection* , blâmer le parti qui la pouffe jufqu'à *une funefte licence* , on ne peut pas vous refufer les opinions du moment, & ce qu'on appelle aujourd'hui *patriotifme.* Mais de quelle révolution, de quelle liberté parlez-vous ? Fixons & débrouillons ici, comme précifion qui ne vous eft pas ordinaire, des idées trop généralement vagues & confufes.

Tout le monde eft ami de la révolution qui, néceffitée par les abus, & fur-tout par

---

Saint-Etienne, fur la *force publique* & les Gardes nationales.

Mais au moins nous fommes à temps de remarquer, à l'occafion de ette réponfe à un Démagogue, une fingularité qui doit frapper l'Armée. Ce perfonnage, fi populaire, étoit l'objet de fon exécration, moins encore pour fon importance & fes prétentions, que par la fureur de fon zele pour la difcipline minutieufe & féroce.

De même, fi quelqu'un de nos Légiflateurs a quelquefois étonné les plus enragés de l'ivreffe de fa popularité, c'eft celui qu'on a vu, pour une faute légere & même involontaire, fondre l'épée à la main fur un Dragon, le bleffer, lui faire quitter la manœuvre pour l'hôpital. Voilà tes amis, Peuple imbécille !

D'autres n'ont jamais cherché à fe faire un mérite de leur hauteur & dureté, plus qu'ils ne cherchent aujourd'hui à te faire la cour ; ne furent jamais Pruffiens, mais toujours François ; ne furent te commander que paternellement. Pour ceux-ci... Attroupe-toi, prends des pierres... ils font tous Ariftocrates.

le désordre des finances, préparée par le progrès des lumieres, favorisée par la bonté du Roi, si naturellement & si doucement, rétablissoit nos Etats-Généraux, faisoit rentrer la Nation dans ses droits. Tout le monde est ami de la liberté, qui, par cette heureuse résurrection de nos Etats-Généraux, par les déclarations du Roi, antérieures & postérieures, par le vœu unanime & irrésistible de nos cahiers, renaissoit plus entiere & plus assurée qu'elle ne le fut jamais.

Mais des événements, aussi étranges que funestes, ont prodigieusement détourné le cours de cette heureuse révolution. Elle étoit à peine entamée lorsqu'une nouvelle révolution très-différente est venue renverser le trône, ravager la France, & menacer cet empire d'une entiere destruction.

Celle-ci ne peut avoir pour amis, que des ennemis de la Patrie, des *enragés*, & à leur suite une partie, par malheur encore trop nombreuse, d'un peuple ignorant & léger, qu'on a, à force de flatter son orgueil & de l'enivrer d'espérances chimériques, su abuser & dépraver. Elle a pour ennemis nécessaires tous ceux qui aiment l'ordre, les mœurs, les loix, la Monarchie & la vraie liberté.

Ces ennemis de la révolution dénaturée, sont les Aristocrates, contre lesquels on a soulevé le peuple. Et vous pouvez, secondant les calomnies & la fureur de la démagogie, supposer qu'ils esperent le retour *du despotisme*? leur imputer le desir d'un *bouleversement universel*?

les voir prêts à *couvrir le Royaume de scènes de discorde & de sang* ? On croit entendre Brissot, Mercier ou Marat, sonnant le tocsin contre ces farouches Aristocrates. Quoi ! tandis qu'on leur attribuoit le projet, aussi absurde qu'atroce, de massacrer le peuple, ne voulant plus apparamment de Cordonniers, Tailleurs, ni Boulangers ; de faire sauter Paris, comme on pourroit faire sauter une lunette par une fougasse, qui auroit effacé la mémoire du Volcan de Lisbonne ; tandis qu'on persuadoit au Peuple de telles sottises, les Aristocrates ont-ils fait couler une goutte de sang ? une larme ?

Je veux bien admettre que, si un côté de ces *enragés* ne voulant rien moins que détruire absolument la Monarchie ; de l'autre côté quelques *indignés*, trop effarouchés par l'abus de la liberté, ont pu regretter l'autorité absolue, qui au moins n'insultoit pas les passants, ne brûloit pas les Châteaux, ne mettoit personne à la lanterne. Mais soyez sûr que toutes les conspirations, & contre-révolutions, fussent-elles plus réelles, n'auroient d'autre objet que de relever le trône abattu, & remettre le Roi en liberté, sans remettre le Peuple dans la servitude (1). Et comment

---

(1) Après être parvenu à noircir autant que possible cet ancien pouvoir déposé, leur maniere favorite est d'argumenter contre tous ceux qui n'approuvent pas leurs nouveaux abus, comme si par cela seul ils étoient par-

ose-t-on ſuppoſer que la Nobleſſe ; voulant voir le Roi en ſûreté à Metz ou ailleurs, pour cela prétendît rétablir le deſpotiſme ? De quel front lui ſuppoſer un vœu ſi contraire à celui que manifeſte l'unanimité de ſes cahiers ? Sans doute elle ſera toujours prête à prodiguer ſon ſang pour la Couronne, par elle tant de fois ſoutenue contre ſes ennemis étrangers ou domeſtiques. Mais, ſi le roi prétendoit revenir au régime de Louis XIV & de Louis XV, auſſitôt elle s'éloigneroit de lui en gémiſſant ; & la déſertion pour cette fois vraiment noble & patriotique, n'imprimeroit pas le ſceau de la trahiſon, de l'ingratitude & de l'infamie.

Pourquoi donc tant répéter *qu'il ne s'agit plus de regretter l'ancienne autorité royale* ? A qui en avez-vous ? Où avez-vous vu que le Roi prétend cette autorité illimitée ? Que la Nobleſſe & l'Armée fuſſent diſpoſés à apprécier cette fantaiſie ?......

Mais, ſi *la raiſon & la liberté bien entendue ſont des bornes* où il falloit s'arrêter ; ſi *l'Aſſemblée nationale paſſe le but*, pourquoi ne voulez-vous pas qu'on la faſſe *rétrograder* ? Je

---

tiſans de tous les anciens, afin que ceux qui réprouvent tous leurs plans violents & abſurdes de liberté, ſoient traités comme les Avocats de la ſervitude. Je conviens que leur ſituation fait pour eux une néceſſité de cette vile & mépriſable ruſe...:

Ces MM. n'auroient-ils jamais entendu parler d'aucune choſe mitoyenne entre le deſpotiſme d'un Monarque & le deſpotiſme de la multitude (Burke) ?

vous passe, moi, en faveur de l'habitude, beaucoup d'autres contradictions : pour celle-ci, il n'y a pas moyen.

On peut espérer une contre-révolution? Il faudroit bien la desirer & l'espérer, s'il n'y avoit pas d'autre ressource. Mais espérons seulement que, sans nouvelle & violente secousse, nous *rétrograderons* (1) jusqu'au but, & nous y tiendrons. Espérons que, si la Législature actuelle s'opiniâtre à se monter au-delà, la machine y tombera par son propre poids. Espérons qu'en attendant une seconde Assemblée, mieux composée & organisée, plus tranquille, plus libre, des loix impraticables ne pourront s'exécuter ; que par la lassitude du Peuple, par le discrédit des bouillons qui l'ont trompé, par l'incroyable patience de la Noblesse, par l'inépuisable bonté du Monarque, la discorde & l'anarchie n'entraîneront pas la ruine entiere de la France, & que son tempérament robuste supportera cette dangereuse maladie, jusqu'à ce qu'on veuille & puisse y apporter les remedes nécessaires (2)....

---

(1) Pour faire révoquer ces sortes de réglements, il ne s'agit que de convaincre le public de la futilité du systême, en conséquence duquel ils sont établis (Smirn.).

(2) Je ne peux m'empêcher d'extraire ici encore un morceau de cette même réponse.

Il la falloit peut-être cette insurrection générale, pour faire éclorre & pour appuyer la liberté. Quoi ! vous pouvez applaudir à tant de désordres & d'horreurs ? Il falloit tout ce fracas ? lorsque les Etats-Généraux se

§. III.

§. I I I.

Suite du §. I.

Nous venons de voir ce que l'on doit penſer des prétendus projets de contre - révolution , en vue de rétablir le deſpotiſme.

---

rétabliſſoient mieux & plus ſolidement que jamais ? lorſque le Roi abandonnoit abſolument le pouvoir d'impoſer ſans le conſentement de la Nation ? lorſque la Nobleſſe & le Clergé renonçoient à leurs priviléges pécuniaires ? lorſque tout ce que pouvoit deſirer le Peuple , pour aſſurer ſon bonheur & ſa liberté, étoit demandé par l'unanimité des cahiers, & prêt d'être infailliblement ſanctionné ? Au moment de la reſponſabilité des Miniſtres, & de l'abolition des lettres de cachet, il étoit fort néceſſaire d'attaquer la Baſtille, & d'en maſſacrer le Commandant ? *Quæ iſthæc intemperiùs , nullo conſilio , præcipites ruere , ſecundùm more , vanis captos rumoribus ? velle per ſcelus extorquere , quæ accipere innocenter queant ?*

Sans la ruine des particuliers, ni la dilapidation des revenus de l'état ; ſans la rebellion de Juillet, ni l'abomination du mois d'Octobre, la révolution étoit faite ; &, ſi les états n'euſſent été, &c... déjà la France ſeroit heureuſe & tranquille, au lieu d'être diviſée en deux partis ; l'un deſquels trop véritablement *enragé*, triomphant inſolemment d'une victoire qui ne lui a pas été diſputée , eſt encore le plus malheureux, puiſque, tourmenté comme Oreſte par les Furies, rêvant toutes les ſemaines des conſpirations & des maſſacres , voyant toujours les gouffres ſous ſes pieds , la foudre ſur ſa tête , *craignant ſes caves* , *ſes greniers* , continuellement il tremble. *C'eſt la conſcience qui a peur* (comme l'a dit Henri IV , dans une déclaration contre la ligue).

Quel ridicule épouventail ! mais fut-il jamais despotisme plus odieux, que celui d'une assemblée de Commis donnant leurs ordres suprêmes à leurs Commettants ? méprisant les instructions auxquelles ils avoient juré d'être fideles ? peu contents de leur mission & qualité, se les donnant eux-mêmes à leur fantaisie ? usurpant & rassemblant tous les pouvoirs, pour renverser toutes les colonnes, briser tous les ressorts de la Monarchie, pour exciter & autoriser les fureurs & atrocités de la plus vile canaille ?

Et c'est pour soutenir, *jusqu'à la derniere goutte de leur sang*, cette abominable tyrannie, que l'on invite les Peuples à s'unir, *pour repousser avec force* le projet supposé de favoriser l'évasion du Roi ! Quoi ! s'il venoit à Rouen, il faudroit encore une fois attaquer & massacrer ses gardes ou autres fideles serviteurs, saisir sa personne sacrée, la remettre à ses geoliers ! & vous, Normands aussi !... O Richard ! ô mon Roi !

Vous prétendez que *son évasion seroit impossible*, & ne voulez pas qu'on le dise prisonnier ? Vous l'appellez *le meilleur des Rois*, *l'idole de son Peuple* ? Détestable hypocrisie, que feroit donc ce Peuple idolâtre, contre un tyran furieux & abhorre ? *Il seroit contre* (1) *l'intérêt du*

---

(1) *More Hugonotorum, quibus securitas Regis appellatur cùm captivitas est.*

L'intérêt du Roi est d'être, comme le remarque Burke, *la créature la plus humiliée qui rampe sur la terre.*

Roi, d'être libre ? Il *déteste jusqu'à l'idée* de sa liberté, & c'est pour des hommes, des François, que l'on proclame de telles impertinences ! *Il a juré....* Oui, les larmes aux yeux, les fers aux pieds. Pour un tel serment il n'avoit pas besoin d'une dispense de l'Evêque d'Autun. Sa présence portoit le *trouble & la désolation* dans cette province. Oui, si elle étoit assez malheureuse pour se livrer à vos conseils, Jacobins. Mais elle les abjureroit à l'instant, le Roi la trouveroit fidelle, & dès-lors sa présence ne pourroit qu'y ramener la raison, la paix, la vraie liberté, que n'oseroient plus ni ne pourroient troubler les enragés, leurs soudoyés, & autres adhérants.

Si le roi étoit enlevé, car il faut toujours enlevement, *quand il y consentiroit*, remarquez ceci, *la France entiere s'armeroit pour punir ce crime.* Quelle audace & quelle démence ! que ne vous armez-vous donc pour punir l'enlevement du 6 Octobre, auquel il ne consentoit pas ? Non, la France que vous voulez soulever, applaudiroit & s'uniroit aux libérateurs de son Roi : les factieux trembleroient & fuiroient ; leurs esclaves les abandonneroient & se cacheroient ; leurs échos ne feroient plus retentir leurs impostures. Paris même bientôt se soumettroit, & il ne resteroit qu'à réparer, le plus promptement & le mieux possible, les ravages de cette crise désastreuse.

Vous réclamez le *patriotisme & la fidélité* des troupes & de leur chefs. Mais prétendez vous leur trouver ou inspirer ce patriotisme & fidé-

lité à votre maniere? Pourquoi non ? Vos orateurs & folliculaires prétendent bien persuader à tous les alliés de la France que venir à son secours, rompre les fers de son Roi, relever son trône abattu, ce seroit une *lâche trahison* de la part du Roi de Sardaigne, en particulier; & que rétablir, dans leurs droits légitimes, ses enfants outragés, dépouillés, bannis, ce seroit manquer *à la probité.*

Vous comptez sur vos Gardes Nationales, qui ont fait *serment de fidélité à la Patrie & au Roi.* Cette cérémonie n'étoit pas fort nécessaire, & cette obligation n'est pas chose nouvelle. Mais, pour ne pas manquer à cette fidélité, selon vous, elles repousseroient le Roi, cherchant un asyle dans leurs bras? Elles *l'arracheroient* à ses amis à ses serviteurs, *pour le rendre aux représentents de la Nation* ? Aux Coroller, Mirabeau, Chabroud, &c. Elles donneroient une seconde représentation de la procession des Poissardes, des piquiers, du coupe-tête? Et cette Garde Nationale supporte cette horrible calomnie? Elle souffre que vous la répandiez dans la Province, que vous en régaliez votre Assemblée Nationale, que vous en offensiez les yeux du Roi.

Votre Ville seroit *indignée* qu'on la crût disposée à recevoir le Roi, avant *que la Constitution soit parfaite & consolidée ;* en ce cas elle ne le verra pas si-tôt, *& que sa présence ne soit plus nécessaire à Paris*, & aux Jacobins. Vous voulez *défendre la Constitution & le bien public.* Quel bien fait-elle donc votre Constitu-

tion (1)? Quels maux n'a-t-elle pas faits ? Défendez celle qui, réparée, rajeunie, fixée, selon les vœux de la Nation & de son excellent Roi, soutiendroit la Monarchie pendant quatorze siecles encore, avec plus de gloire que jamais. Ne défendez pas, par des crimes, votre prétendue Constitution, amas indigeste de toutes les extravagances, qui ont passé ou passeront dans les têtes d'une vingtaine de factieux, entraînant & encourageant l'insolence de quelques centaines d'Avocats & autres ignorants républicains, appuyée par les pierres, les haches & les torches, de quelques milliers de bandits. Vous voulez *mourir plutôt que de cesser d'être libres*, & vous ne voulez pas qu'on tire vous & votre Roi du plus honteux & funeste esclavage ?

Mais, *si la Constitution étoit attaquée, la guerre civile deviendroit nécessaire.* Bonnes gens que vous êtes, & qui la feroit cette guerre civile ? Vos Jacobins peuvent-ils compter sur des provinces véritablement & solidement entraînées par leur fanatisme ? Ont-ils, comme la ligue, des armées bien à eux, des Généraux capables, & auxquels ils osent se fier ? De puissants alliés étrangers, &c.

Cromwel fit la guerre, réussit même. Mais quelle différence de talents, moyens & circonstances ! Avec tout cela encore, si l'Angleterre

---

(1) La France a acheté la pauvreté par le crime (Burke).

eût tenu au continent ou si, toutes les Puissances voisines n'eussent été trop occupées les unes contre les autres, sa tyrannie, soi-disant République, tout au moins n'auroit pu subsister dix ans. A sa mort Charles II remonta sur le trône, & avec une facilité (1) d'après laquelle, à bien plus forte raison, on peut juger quelles difficultés rencontrera Louis XVI.

Aujourd'hui libre, demain il donneroit une déclaration que toute la France recevroit avec transport. Au premier son de la trompette, le manége s'écrouleroit ; &, comme la vallée de

---

» (1) Mazarin & Louis de Haro, traitant la paix des » Pyrenées, refuserent de voir Charles II ; ils pensoient » que son rétablissement étoit impossible, & que toutes » les factions angloises, quoique divisées entr'elles, » conspiroient également à ne jamais reconnoître de » Rois. Ils se tromperent tous deux. La fortune fit, deux » mois après, ce que ces deux Ministres auroient pu » avoir la gloire d'entreprendre. Charles fut rappellé » dans ses États par les Anglois... Il fut reçu dans les » plaines de Douvres par 20,000 Citoyens qui se jetterent à genoux devant lui... Presque tout le monde » fondoit en larmes..... Ce changement se fit en » bien moins de temps que le Traité des Pyrenées » ne fut conclu, & Charles étoit déjà paisible possesseur de l'Angleterre, que Louis XIV n'étoit pas » même encore marié par Procureur (Siecle de » Louis XIV) «.

Il arrive rarement que les Rois soient si abattus, qu'ils ne puissent trouver le moyen de se relever. Leur titre de Roi paroît si saint & si vénérable à tous les hommes, que leur mauvaise fortune attire la pitié & les secours de la plupart, & sur-tout de ceux qui sont revêtus de ce sacré caractere (Plutarque).

Josaphat, le côté gauche feroit confondu ; vous autres, fes très-humbles ferviteurs, cefferiez de tromper & foulever les Peuples, auriez même l'oreille fort baffe. Mais raffurez-vous, le defpote & tous les Ariftocrates ne font pas brûleurs ni lanterneurs. Ils prendroient en pitié votre ignorance & votre foibleffe. La Nation vraiment libre alors, rendue à fes vrais fentiments, ofant les manifefter, fe montreroit Françoife ; &, ce qui pourroit paroître plus étonnant, vous même redeviendriez bons François (comme il arriva à la plupart des ligueurs ; de forte qu'il n'y eut qu'un affez petit nombre des plus enragés, qui furent obligés d'aller hors du Royaume finir leurs jours, dans le mépris & la mifere).

Telle fera cette contre-révolution, infaillible, prochaine, déjà bien avancée par le retour de la raifon (1) ; &, n'en déplaife à vos Journaux incendiaires, à vos proclamations factieufes, elle s'opere fans guerre civile. Le moment eft paffé : les peuples ne fe laifferont plus abufer jufques-là, tout au plus elle conduira à l'échaffaud quelques-uns de ceux qui, après s'être rendus les plus coupables, feront trop pareffeux dans la retraite, & pour cette fois on pourroit bien dire, *le fang qui coule eft-il donc fi pur* ? Mais à cela près, il n'en fera pas dé-

---

(1) Nos maîtres ne peuvent fincérement fe diffimuler qu'ils ont prefque entiérement perdu *cette vapeur d'opinion & de confidération, de laquelle dépend effentiellement la puiffance* (Montlozier).

pensé une goutte, comme le prévoient assez de gens plus instruits que ne sont vos Avocats ; ceci me fait songer à vous recommander une brochure, que vous ne pouvez assez méditer ; *bon Dieu ! qu'ils sont bêtes, ces François !*

Vous nous la donnez bonne avec votre guerre civile ! Hé, qui la feroit cette guerre ? Qui composeroit l'armée jacobine ? Est ce le Peuple des campagnes, lui qui répete tous les jours, *& que ne nous laissoit-on comme nous étions ? Est-ce les Villes, toutes lasses de misere, & disposées à s'en décharger* (1).

Mais revenons à la production municipale, & remarquons encore quelques-uns de ses détails.

Elle commence par se fonder sur le témoignage des abominables Journaux, qui tous les jours empoisonnent le Peuple de leurs mensonges & atrocités. On voit quelle confiance méritent des Magistrats qui placent si bien la leur. Ils déposent sur le bureau ces mi-

---

(1) Ces derniers mots sont tirés de Henri IV contre la ligue. En voici d'une autre contre-protestation.

» Combien de bons François s'éleveront alors, qui
» étouffent leur courage & résolution, ne voyant pas
» la nôtre ? Et qui doute que cette populace sur laquelle
» seule ils sont fondés, ne fonde tout-à-coup, & ne
» ploie le genou, si elle voit une fois la majesté du Roi
» fortifié de cette armée ?... Je vois ces Ligueurs, ba-
» lais déliés, pieces rapportées, fondre devant nous,
» fondre & se confondre par eux-mêmes. Je les vois
» défaits, je les vois rompus, & par les Prévôts, sans
» autres armes «.

sérables

ſérables feuilles & autres pamphlets de même poids !

Avec la même gravité, ils joignent au procès l'*imprimé qui contient des détails*, en effet, très-étrangers ſur le projet d'enlevement, & duquel nous avons aſſez vu l'impoſture & l'ineptie. *Il paroît certain*, diſent-ils, *qu'il eſt la copie* d'une lettre véritablement adreſſée au Maire de Paris. Certain ? Le fait eſt au contraire très-faux, quoique le ſilence patriotique du Maire l'ait laiſſé croire pendant quelques jours. Mais nos Municipaux n'y regardent pas de ſi près ; ils ajoutent même bravement que cette lettre a été par lui dépoſée au Comité des recherches. Pauvre Peuple, comme on te berne !

Je ne vois pas ce qu'a ici à démêler d'Eprémeſnil, ni pourquoi il falloit ſonner le tocſin contre ce Député. *S'il a propoſé d'abandonner* ce qu'il a cru mal fait & pernicieux, il a uſé de ſes droits, fait ſon devoir ; &, quand il ſeroit dans l'erreur (ce que ne lui prouveront pas les 48,000 Municipalités), il n'y a que des tyrans qui puſſent lui en faire un crime ; il n'y a que des aveugles qui puiſſent ne le pas voir (1) qu'un édifice, qui ſeroit

---

(1) Il n'y a force humaine qui puiſſe réaliſer, conſolider & rendre pratiquable, ce qui eſt nul dans ſon principe, invalide par le vice de la forme, inconſéquent dans ſon enſemble, & répugnant dans l'exécution, à toutes les circonſtances morales & politiques. Or telle eſt la nouvelle Conſtitution (Calonne).

même élevé bien à plomb & dans les plus justes proportions, ne pourroit se soutenir, si, comme la statue de Nabuchodonosor, il reposoit sur une base (1) d'argile. Vos lunettes, Normands, ne voient pas jusques-là? Au moins votre circonspection accoutumée devroit vous préserver de vous coller à ce colosse chancellant, & de vous identifier avec lui de maniere à vous faire écraser par sa chûte. Un de vos plus célebres compatriotes, Fontenelle, vous a pourtant avertis que, dans les discordes civiles, à tout événement, les gens sages conservent des ménagements pour le parti opposé.

Personne ne *seme la discorde & répand les soupçons*, autant que vos Adresses & Proclamations. Contre *ceux qui blâment ce que fait l'Assemblée*? Quoi! vous osez présenter, comme ennemis de la patrie, ceux qui n'applaudissent pas aux incendies, aux massacres, à la captivité du Roi, à l'impunité des assassins, au désordre universel, à la destruction du commerce, de l'industrie, des finances, des loix, de la Religion, de la marine, de l'armée, de la noblesse, de la monarchie? Courage! Soulevez, armez les peuples contre quiconque n'est pas

---

Il y a des loix fondamentales contre lesquelles tout ce qui se fait est nul. Il y a toujours lieu de revenir contre (Bossuet).

(1) Le peuple n'est capable que de faire des tumultes, & d'exciter des séditions, les révolutions des monarchies ne se faisant que par la Noblesse (Mém. du Duc de Guise).

enchanté de tout cela. Faites mieux : dites, comme vos maîtres, que ce font ces maudits Ariftocrates qui excitent les horreurs dont ils font les victimes, qui font brûler leurs châteaux; qui fe font maffacrer eux-mêmes, pour décrier l'heureufe révolution ; mais au moins n'accufez de *nous ravir l'efpérance d'un meilleur fort*, autres que ceux qui veulent retenir le Roi dans les fers, & qui jurent de maintenir les œuvres paffées, préfentes & à venir de fes tyrans & des nôtres.

Vous couronnez dignement toutes ces déclamations, en autorifant les *inquiétudes*, provoquant les *dénonciations*, dédaignant les *propos anti-patriotes*, c'eft-à-dire anti-Jacobins, menaçant les Royaliftes, *mauvais citoyens*, *qui ne braveront pas toujours les loix*. Quoi ! des menaces, fiers Municipaux ! Laiffez à ceux que vous appellez mauvais citoyens cette patience dont on a tant abufé. S'ils pouvoient aujourd'hui craindre vos vaines menaces....... vous trembleriez demain. Mais eft-ce donc eux qui, depuis 20 mois, ont continuellement bravé les loix ? Et ce reproche, aujourd'hui adreffé aux prétendus Ariftocrates, n'eft-il pas le comble de la démence & de l'effronterie ?

Au refte, nous acceptons l'augure. Non, les rebelles, perturbateurs de la France, dépravateurs du peuple, deftructeurs de la monarchie, *mauvais citoyens*, dans toute la latitude de l'expreffion, *ne braveront pas toujours les loix*. Mais ne prenez pas ceci pour contre-menace : connoiffez mieux ceux que vous infultez, & ou-

tragez, contre lefquels en un mot vous fonnez le tocfin. Ils ne confondent point, avec les crimes des enragés de la premiere claffe, les fautes de l'ignorance & de la foibleffe; &, fi la clémence du Roi n'étoit toute prête, ils demanderoient & obtiendroient VOTRE GRACE.

ARTICLE IV.

Tranflation du fiége de l'Empire. Nouvelle & dangereufe confpiration.

N. B. Cet article eft la copie exacte d'un petit Ouvrage écrit au commencement de l'année, & depuis plufieurs mois entre mes mains. On a vu, dans l'introduction, pourquoi il en fort aujourd'hui. Je ne fais ce que, dans l'origine, on prétendoit en faire : un pamphlet peut être, ou une feuille apoftolique. Il eft affez dans ce genre; mais on pourroit prendre très-férieufement cette plaifanterie.

Serons-nous donc tous les jours alarmés par quelqu'horrible confpiration? *quò ufque tandem*? En voici encore une, & des plus dangereufes, qui ne craint pas de s'annoncer audacieufement. Je la dénonce à la vigilance de nos Inquifiteurs, à la trompette de nos Folliculaires, à Goupil, Briffot, Lameth, Mercier, Robertfpierre, Marrat, &c.

Un téméraire Viennois (1) demande *par quel*

(1) Lettre inférée au Journal politique, national numéro 2 du Continuateur de Sabbathier.

prestige il ne s'est pas trouvé une seule Ville qui ait songé à profiter des excès de Paris. Il ose conseiller à la Ville de Lyon, *ancienne capitale des Gaules*, heureusement située, d'attirer, recueillir & défendre la foule de Citoyens distingués, aujourd'hui expatriés par la rebellion, démence & férocité de la Capitale moderne. Il ose même espérer que bientôt *cet heureux concours* entraîneroit *le Roi lui-même, afin de prouver que Paris ne le retient pas prisonnier.*

Comme si cette preuve étoit fort nécessaire ! comme si un Roi ne pouvoit être libre, sans avoir la permission d'aller à Lyon ou à Metz, ou du moins de sortir de l'enceinte d'un jardin, où *on le lâche* tous les jours ! comme si cette captivité n'étoit pas visiblement une calomnie aristocratique, absolument contraire aux décrets des districts, de la halle & du manége, par conséquent crime de lese-nation, au nouveau chef, duquel, avec grande raison, demandant un exemple Barnave & consorts auroient bien dû guillotinner deux ou trois Parlements ?

Il faut véritablement que ces maudits Aristocrates soient bien ennemis de la liberté, pour la méconnoître, même dans son restaurateur, dans le chef de la seule Nation libre de l'ancien Hémisphere. Mais voulez-vous quelque chose de plus fou encore, s'il est possible ? Un d'eux a prétendu me démontrer son paradoxe, me confondre par quelques vers de Racine.

Burrhus, dans ce palais, je veux qu'on la retienne;
Et qu'au lieu de ſa garde, on lui donne la mienne.
Quoi! Seigneur, ſans l'ouir? Une mere?....
Répondez-m'en, vous dis-je; ou, ſur votre refus,
D'autres me répondront, & d'elle & de Burrhus.

Direz-vous, continueroit-il, que, dans tout ceci, il ne s'agit pas de tenir Agrippine priſonniere? Que l'on ne voit pas pourquoi le bon homme Burrhus s'effarouche ainſi d'un ſimple changement de gardes, très-ſimple en effet: car, ſe contentant d'ôter ceux de ſa mere, Néron néglige de les maſſacrer, & ne paroît pas ſonger encore à la maſſacrer elle-même.

On croira facilement que je ne manquai pas de réponſes à ces pitoyables ſophiſmes.

Mais revenons à la lettre de Vienne. Sa propoſition paroît au Journaliſte la conception d'un excellent citoyen, qui offre une chaloupe à l'équipage d'un vaiſſeau qui périt. Ne feroit-ce pas en effet une des grandes époques de l'Hiſtoire moderne, que de voir la France ſauvée ſous Louis XVI, par le moyen même qui perdit l'Empire, ſous Conſtantin, la tranſlation du ſiége de l'Empire «? Voyéz-vous comme il vous mord? Voilà deux conjurés déjà, bientôt cent, bientôt mille: *Catilina*, *Meſſieurs*, *eſt aux portes de Rome.* Comités, Prédicateurs, eſpions, Aides-de-Camp, Diſtricts, Journaliſtes: *videant ne quid detrimenti.*

L'on peut ſaiſir cette imagination, ſi capable de flatter ſon amour-propre & ſon intérêt. Plus d'une autre Ville peut s'en coëffer de

même, & prétendre à la fucceffion de celle qui tant de fois, diront fes envieux, mérita de perdre la primatie, &, pour cette fois enfin, femble avoir comblé la mefure, felon eux, tout au moins après le *beau jour* du 6 Octobre, fans compter fes préludes & fuites ; il feroit inconçevable que nos Rois s'entêtaffent encore à ne pas s'éloigner (1) de la *bonne Ville* ; Rebelle & Navarroife avec Marcel ; Maillottine avec le Duc de Bourgogne ; Angloife avec Ifabeau de Baviere ; Efpagnole & Ligueufe avec les Seize, les Guife & tous leurs enragés ; Frondeufe avec des Magiftrats infolents & un Prélat factieux ; patriotique, comme nous le voyons, avec fon Palais-Royal & fon Prince populaire, fon la Fayette, fon armée, fes Avocats, fes Jacobins, &c.

Mais ce n'eft pas Lyon de qui les prétentions font le plus (2) à craindre : cette Ville

---

(1) Dans un temps de moindre patriotifme parifien, fuivi pourtant de l'inconvénient du 5 Janvier 1757, l'idée de cet éloignement fe préfente à quelques Ariftocrates. La crainte de les compromettre ne m'empêchera pas d'en citer deux que j'ai entendus traitant à fond ce beau projet ; la Comteffe de Rochefort, depuis Ducheffe de Nivernois ; & l'*Ami des hommes* (qui ne l'*étoit pas de fes enfants*, fi l'on en croit le plus célebre).

(2) Note de l'Éditeur. Sur-tout depuis qu'il s'y eft formé trente-trois clubs Jacobins. Auffi le patriotifme de cette ville, à l'occafion de la confpiration du mois de Décembre, s'eft-il fignalé ; de maniere que l'on ne peut plus efpérer ni craindre qu'elle fonge à devenir la capitale des Gaules.

n'eſt pas aſſez au centre de la France, ni du côté qui appelle le Siége de l'Empire. Sa ſituation eſt belle, mais ſans être également avantageuſe, ſon fleuve, difficilement navigable, n'aboutit qu'à la Méditerranée, encore par une mauvaiſe embouchure. Il y a telle autre Ville dont on doit ſe défier bien davantage.

Charles II ayant pris de l'humeur contre la ville de Londres, & pour raiſons qui aujourd'hui nous paroîtroient bien légeres, la menaça de tranſporter ailleurs ſa réſidence : *au moins*, répondit le Lord Maire, *nous eſpérons que V. M. voudra bien nous laiſſer la Tamiſe.* Avec toute ſon éloquence & toute ſon aſtronomie, le Lord Bailli ne feroit pas pareille réponſe à Louis XVI, voulant ſe tranſplanter à Rouen. S. M., dans ce cas, ne laiſſeroit pas la Tamiſe, mais iroit la chercher, laiſſant aux vainqueurs des Invalides & de la Baſtille ouverte, les quais de la Ferraille & des Morfondus.

Il eſt même aſſez fâcheux que cette raiſon de préférence ait été fortement, & plus d'une fois préſentée dans un ouvrage très-répandu. Son Auteur, à la vérité, n'étoit alors qu'Obſervateur Philoſophe, ſouvent raiſonnable ; aujourd'hui il n'eſt plus rien de tout cela. Mais c'eſt préciſément ce qui lui donne le plus grand poids, puiſqu'il eſt devenu en échange un des plus anarchiques, des plus enragés, par conſéquent des plus patriotiques folliculaires.

Ce grand homme donc qui veut, comme de raiſon, non-ſeulement répandre la démocratie dans l'univers, mais ſoumettre nos 48,000 Ré-

publiques

publiques à cette ville de Paris, que d'abord il prétendoit (1) brûler; ce grand homme gémit de ce que la Capitale de la France *n'est pas une Ville maritime ; &*, *malgré le vaisseau qui figure dans ses armes*, *ne fournit point de Matelots à l'Etat*. Ce vaisseau *à pleines voiles*, *sur la façade de l'Hôtel-de-Ville*, selon lui, *doit être un aspect facétieux pour l'œil d'un Anglois habitant de Lon-*

---

(1) Si tous les Ordres de l'Etat assemblés, ayant reconnu, après un mur examen, que la capitale épuise le Royaume, dépeuple les campagnes, retient loin d'elle les grands propriétaires, ruine l'Agriculture, cache une multitude de bandits & d'artisans inutiles, corrompt les mœurs de proche en proche, *recule l'époque d'un gouvernement formidable à l'étranger*, *plus libre & plus heureux ;* si tous les Ordres de l'Etat, dis-je, tout vu & considéré, ordonnoient qu'on mît le feu aux quatre coins de Paris (après avoir préalablement averti les Habitants une année d'avance), quel seroit le résultat de ce grand sacrifice fait à la patrie & aux générations futures ? Seroit-ce, en effet, un service à rendre aux provinces & au Royaume ? Je vous laisse à examiner & à décider cet intéressant problême, Lecteur. Et notez bien que, dans cet embrasement, je comprends Versailles, qui n'est qu'un appendice de la monstrueuse Ville.... Allons. Evertuez-vous, mon cher Lecteur, je ne vous dirai pas mon mot aujourd'hui. Je m'en donnerai bien de garde (Tableau de Paris, ch. 356).

Mercier pourroit, à l'appui de cette idée, citer l'exemple de la destruction de Mantinée. » Les Habitants » se partagerent en quatre Bourgades comme autrefois ; » &, quoiqu'il leur fût bien rude du commencement » d'abattre leurs maisons pour en rebâtir d'autres, ils » s'en consolerent à la fin, pour être plus proches de » leurs biens & de leurs héritages, *& délivrés de la do-* » *mination du Peuple* (Xénophon) «.

dres. Il ſent que *le commerce maritime conviendroit très bien à la Capitale d'un Royaume auſſi peuplé que la France ;* qu'il *aggrandiroit & ennobliroit les ſpéculations de ſes Financiers, transformés en agioteurs, faute de plus grands moyens ;* qu'il *fourniroit une multitude de reſſources à tant d'hommes qui languiſſent avec du courage & du talent ;* qu'y *faire aborder les vaiſſeaux des quatre parties du monde, ce ſeroit donner tout-à-coup au commerce de la France, la plus vigoureuſe de toutes les impulſions, &c.* (Tabl. de Par. chap. 472, 275, 276).

Tout cela eſt véritablement aſſez plauſible ; mais prenez garde, ces diables de Normands (qui ne ſont pas tous des Buzot, Poulain, Laſnon) vous ſoutiendront que ce n'eſt point à la Grenouillere que *l'abondance viendra flotter ſans peine & ſans efforts*, & que les vaiſſeaux aborderont des quatre parties du monde. La nature a refuſé cet avantage aux protégés de Sainte-Génevieve, aux repréſentants de Marcel & des Seize : *non omnis fert omnia tellus.* Si la Capitale veut en jouir, il faut que, par un petit mouvement de 30 lieues, elle aille les chercher. Déjà Rouen reçoit les navires de deux à trois cents tonneaux, & l'on pourroit y faire arriver même des vaiſſeaux de guerre, non pas ſans des travaux diſpendieux ſans doute, mais bien peu en proportion de l'objet, ce que, auſſi-tôt après la tranſlation, on entreprendroit infailliblement.

Les Normands peuvent même ſe prévaloir de la remarque d'un Auteur, paſſé de mode au-

jourd'hui, qui a ſon mérite pourtant : le ſiége du Gouvernement eſt mieux à Paris qu'au milieu de la France, parce que cet emplacement a la ſinguliere propriété d'être plus ou moins rapproché des différentes frontieres, préciſément en proportion de leur foibleſſe, de leur importance & du beſoin de s'occuper d'elles. Mais l'importance de la frontiere maritime, du commerce, de la rivalité de l'Angleterre, la néceſſité de s'occuper de tout cela, depuis un ſiecle, s'eſt de beaucoup augmentée. Le centre de gravité du Gouvernement s'eſt donc déplacé ; &, conſervant la même diſtance proportionnelle des autres points de circonférence, s'eſt approché de l'Océan ; en un mot, il a gliſſé de Paris à Rouen. En diſconvenir, ce ſeroit, en vérité, nier une démonſtration géométrique.

Il eſt donc fort à craindre que la Normandie ne vienne à ſe coëffer de cette fantaiſie, appuyée de ſi fortes raiſons. Et il ne faut pas s'endormir ſur ce que Roüen, quelques autres villes, le Havre (1) nommément, ont paru d'a-d'abord enivrées du patriotiſme & de la gloire de celle à qui on doit l'HEUREUSE RÉVOLUTION : ni ſur des réponſes phraſées à des am-

---

(1) Celle-ci, au premier moment de réflexion & de ſens commun, pourra craindre que les démocraties confédérées ne faſſent pas pour elle autant de frais qu'en faiſoit la Monarchie. Elle pourra craindre auſſi que leurs alliés, les amis des noirs, n'entraînent, pour ſon commerce des Antilles & de la Guinée, quelques inconvénients philoſophiques, ſans compter ceux de la liberté illimitée de Saint-Domingue & de la Martinique.

baſſades ou dépêches de la Municipalité ou de la Garde nationale ; ni ſur des adreſſes d'adhéſion & félicitation, même aux Héroïnes de la Halle.

Tout cela peut n'être que le délire de quelques individus, qui, pour figurer dans les grands événements, & jouer leur petit rôle, extravaguent au nom de leurs concitoyens, ou tout au plus l'erreur d'un certain nombre égaré par l'enthouſiaſme de l'ignorance, mais tout près d'être ramené par la raiſon ; & quand, ce qui n'eſt ni vrai ni poſſible, l'ivreſſe auroit entiérement gagné les villes, les provinces entieres, qui ne ſait que des villes, des provinces ſe dégriſent avec la même rapidité ?

Et comment compter ſur l'obéiſſance aveugle & dépendance ſervile de Rouen, qui, dès les commencements de la révolution, & encore dans la ferveur de la primitive frénéſie, oſant braver les ordres & les menaces du Palais-Royal, a, contre le droit des gens, pendu ſon ambaſſadeur Bordier !

Il ne faut pas ſe le diſſimuler, la nature n'a point deſtiné à la dépendance, celle des deux villes qui n'a pas beſoin de l'autre, mais celle qui, ſans le ſecours de ſa voiſine, ne peut commercer avec l'univers. Ainſi l'ont voulu la Seine & Neptune. Rouen eſt la Capitale de droit divin.

Ajoutons une réflexion, déjà trop imprudemment préſentée par le Lord Bailli, *Caton* (1)

---

(1) Cette expreſſion eſt de Caton lui-même.

bien gauche, ſoit dit en paſſant. Henri conquit ſon Royaume; Louis a été conquis par ſon peuple révolté. Je veux croire que la gloire du conquérant ne vaut pas le bonheur du conquis; il faut avouer pourtant que le rôle de ce Henri n'eſt pas mauvais : auſſi *la bonne Ville* l'a-t-elle ſouvent propoſé pour modele à ſon petit-fils, ne prenant pas garde que ce *bon Roi*, qui aimoit tant ſon peuple, ventre ſaint-gris ! auroit coupé les oreilles aux inſolents qui auroient prétendu détruire *ſa brave nobleſſe.* Mais c'eſt à Paris que Louis a été conquis; c'eſt principalement en Normandie que Henri a terraſſé la ligue. Prenons garde, la couronne pourroit ſe plaire ſur le terrein qui lui a été ſi favorable; la province, au ſein de laquelle elle s'eſt relevée, pourroit être tentée non-ſeulement de la relever encore, mais de la ſoutenir & conſerver, mieux que n'a fait la ville ingrate, qui n'exiſtoit que par elle.

En tout, mes chers amis, Diſtricts, Clubs, Cafés, Journaux, &c. défiez-vous des Normands, vous envoyaſſent-ils toutes leurs boucles : *timeo Danaos & dona ferentes.* Craignez qu'ils ne ſe livrent aux réflexions contre leſquelles j'ai cru devoir vous prémunir. Autrefois, dans vos Litanies, vous demandiez à Dieu de vous *délivrer de leur fureur ;* priez-le aujourd'hui de vous préſerver de leur SAGESSE. Amen.

ARTICLE V.

Quelques Obſervations à l'appui de l'article précédent.

APRÈS avoir montré comment,

> Dans Paris ſe forma cette ligue funeſte,
> Qui bientôt de la France infecta tout le reſte,

L'Auteur de la Henriade ſe reproche d'affliger les Pariſiens, par le ſouvenir des crimes de leurs peres, & ajoute, pour les conſoler :

> L'horreur de leurs forfaits ne s'étend pas ſur vous,
> Votre amour pour vos Rois les a réparés tous.

Il ne ſoupçonne guere qu'avant la fin du ſiecle, ce compliment ne ſoit une ſanglante ironie.

Depuis le jour funeſte (1) qui en effet a trop *comblé la meſure*, Paris n'a ceſſé d'aggraver encore la rebellion & l'outrage; &, ſi l'Aſſemblée n'a ceſſé de détruire la monarchie de fonds en comble, comme un plus brillant uſurpateur détruiſit la République Romaine, ne

(1) Comment l'Aſſemblée a-t-elle pu ſupporter en ſilence le ſcandale d'entendre quelques-uns de ſes Membres qualifier une journée qui ſembloit chaſſer le ſoleil de l'empire des Cieux, un *beau jour*? (Burk.)

s'attaquant plus par des mines & souterreins, *mais ouvertement & par des machines*, dans cette téméraire entreprise, elle a été continuellement excitée, appuyée, dominée par la Capitale.

Déjà l'ingratitude & trahison de Versailles, couronnées encore par son enthousiasme pour les plus grands ennemis de la royauté, paroissent avoir enfin inspiré à Louis XVI un éloignement éternel pour ce séjour funeste. Peut-il en avoir moins pour Paris ? Et celui de Louis XIV étoit-il aussi puissamment motivé ?

Mais la France peut-elle supporter le tyrannique empire de cette Capitale, qui veut être constamment le siége des législatures suivantes, & les commander (1) comme la premiere ? Elle dissimule si peu cette prétention, qu'on l'a vue envoyer à l'Assemblée Nationale, par une députation solemnelle, ses ordres en forme de pétition contre un Décret, & l'annuller par son opposition, se qualifier *premiere sentinelle de la*

---

(1) Votre Assemblée vote, sous la domination d'une nécessité sévere. Elle siége dans le sein d'une République, que l'on peut dire étrangere..... Environnée d'une armée qui n'a été levée, ni par l'autorité du Roi, ni par aucun ordre, & qui, si elle vouloit la licencier, ne manqueroit pas de la dissoudre elle-même..... nous voyons les Bourgeois de Paris, à l'aide de leurs Clubs, de leurs attroupements & de leurs Gardes nationales, vous conduire à leur gré, & vous dicter des loix, que vous nous dictez vous-même à votre tour. Par votre entremise, ces Messieurs disposent de la vie & de la fortune du reste des François (*Idem*).

Conſtitution ; & , ſous prétexte que Paris renferme des Citoyens de toutes les parties de la France, regarder ſa Commune comme une ſorte d'Aſſemblée Nationale, ſon vœu comme celui de toute la Nation, vœu même très-éclairé, puiſque, dans cette Ville immenſe, il ſe trouve tant de vertus & de talents raſſemblés (qui, à la vérité, laiſſent aſſez généralement aux plus ignorants & aux plus factieux, l'honneur de figurer dans les délibérations). Ce n'eſt pas tout ; pour comble d'audace & de ridicule, cette Commune, par la bouche de ſon Harangueur, ſe déclare ſeule capable d'apprécier la conduite des Miniſtres qu'elle a ſous ſes yeux ; d'où elle conclut que le Roi doit être forcé de renvoyer bien vîte ceux qui n'ont pas ſa confiance. En effet, cette confiance n'eſt ni moins éclairée, ni moins néceſſaire à nos Miniſtres de la guerre & de la marine, que ne l'eſt à l'Archevêque de Paris celle de nos Huſſards, ou au Maire Bailli celle de nos Matelots.

Je ne penſe pas pourtant que la Nation ait envoyé ſes Repréſentants pour être comcommandés, & au beſoin violentés par une ville rebelle, & ne vois pas qu'elle ait confié ſes intérêts, ni donné ſes pouvoirs aux docteurs des diſtricts, aux orateurs des cafés, aux motionnaires du Palais-Royal, à la pétulence vénale des tribunes, à la férocité des halles & des fauxbourgs, & on appelle la li-

liberté

berté (1), cette hideuse & cruelle servitude. Au reste, la Nation devoit savoir ce que furent & seront toujours des Etats-Généraux (2) tenus à Paris. Si, contre le vœu déjà manifesté par quelques parties de la France & prêt de l'être par toutes les autres, ils venoient à s'y fixer, pas un homme honnête & sensé ne pourroit y accepter mission; ne pour-

(1) Toutes ces Républiques ne supporteront pas long-temps la suprématie de celle de Paris ; elles ne souffriront pas que celle-ci monopolise ainsi sur la captivité du Roi, & qu'elle gouverne l'Assemblée soi-disant nationale.....

La République de Paris fera tous ses efforts, pour compléter la corruption de l'armée, pour perpétuer illégalement l'Assemblée, indépendamment du concours de ses différents Commettants, comme un moyen de prolonger son despotisme. Cette même République de Paris fera tous ses efforts pour attirer tout à elle, en devenant comme le cœur d'une circulation illimitée de papiers : mais ce sera en vain. Toute cette politique finira par paroître aussi foible qu'elle est actuellement violente (Burk.).

(2) Aussi depuis Charles-le-Mauvais & Marcel, jusqu'à Necker & Philippe-le-Pire, tous les ennemis de la Monarchie ont-ils, autant qu'ils ont pu, exigé que les Etats-Généraux s'assemblassent à Paris. En 1588, c'étoit une des demandes du Duc de Guise, traitant avec la Reine-mere, au milieu de ses barricades. En 1591, la Cour d'Espagne vouloit de même *faire assembler les Etats-Généraux à Paris*, *dont elle se croiroit maîtresse.* En effet, pendant ces Etats de la ligue, les Espagnols, » toutes les semaines, distribuoient du bled à plus de » 4000 peres de famille de la plus basse populace, la » plupart gens de sac & de corde, prêts à porter le fer » & le feu par-tout où leurs bienfaicteurs les enver- » roient «.

roit même tenir, dans une malheureuse patrie, irrévocablement condamnée, en attendant sa destruction entiere & prochaine, aux convulsions & désastres d'une continuelle anarchie.

Mais ne peut-on pas, quoique Paris soit capitale, convoquer les Etats-Généraux dans une autre Ville ? Je ne sais en vérité si, dans l'état actuel des choses, cela est très-possible; & si, sans lui ôter entiérement sa prépondérance primatiale, il est praticable de contrarier à ce point sa volonté suprême. Elle a tant de moyens (1) de corrompre & dominer la Nation, assez dupe pour se laisser primer par ses prétentions extravagantes; assez sotte pour

(1) Cette force démesurée de Paris, cette masse énorme qu'on va faire jouer, au milieu des atomes politiques qu'on a formés, de ces petits départements bien isolés, bien divisés entr'eux, d'esprit, d'intérêt, d'habitudes, & tenus sans cesse dans un état d'affoiblissement, tant par leur propre division, que par l'action continue d'une force prépondérante; cette force ne peut manquer de tout absorber, tout envahir. Du moment qu'un sentiment général de foiblesse a abbaissé toutes les parties de l'empire au-dessous d'une corporation particuliere; du moment que cette corporation, par une ostentation adroite de ses forces & de sa prédominance, a bien pénétré tout ce qui l'entoure du sentiment d'abbaissement & d'infériorité, quelque chose qu'on fasse, la masse des Citoyens ne présentera bientôt plus qu'un amas d'hommes plus ou moins préparés à la servitude..... Alors que deviendra votre Sénat foible & timide ? Il est inévitable que le Maire de Paris ne devienne bientôt le Maître de tout le Royaume (Montlozier).

recevoir habituellement ses ordres téméraires, & ses funestes impressions ; comme depuis si long-temps elle recevoit ses modes les plus ridicules.

Sur lequel titre donc est fondée cette dépendance servile ? Pourquoi faut-il que, en temps de disette, naturelle ou factice, toute la nation fournisse son argent, pour tenir le bled à plus bas prix à Paris (1) que dans les malheureuses Provinces ? Pourquoi quand, au nom, mais contre les intérêts & le vœu de la Nation, on pille les biens du Clergé, auxquels bientôt on sera forcé de suppléer aux dépens des Peuples, faut-il que ce brigandage ordonné par la Capitale, tourne en grande partie à son profit ? Pourquoi faut-il que la France soit inondée de vilains papiers, qu'elle déteste & qui la ruinent, parce que tel est l'intérêt des agioteurs de la Capitale, l'ordre de sa populace ignorante & vénale ? Pourquoi & de quel droit Paris dispose-t-il de tous les revenus publics, dont il est à portée de s'emparer ? Pourquoi payons-nous les dépenses, aussi extravagantes que criminelles, qu'il lui a plu de faire, pour s'armer contre le meilleur des Rois, contre nous-mêmes, & entraîner dans sa révolte toute la France abusée ? Pourquoi payons-nous les déserteurs, les traîtres, les vain-

(1) Aussi long-temps que Paris représentera l'ancienne Rome, il sera alimenté aux frais de toutes les Provinces qui lui seront soumises (Burk.).

queurs de la Baſtille, les tribunes, les brigands, les poiſſardes, les démoliſſeurs, les eſpions, délateurs, témoins, journaliſtes, les détachements qui parcourent le Royaume, à grands frais, pour peupler de citoyens les cachots de l'inquiſition, &c. &c. &c? Avions-nous donc commandé tout cela?

La Capitale a renverſé le trône pour ſe rendre maîtreſſe de l'Empire, pour en faire, en 83 paquets, 48,000 républiques confédérées ſous l'autorité ſuprême (1) de la conquérante

---

(1) Ce projet, quelquefois aſſez mal-adroitement diſſimulé, a été conſtamment & très-viſiblement ſuivi. D'abord le Commandant de l'armée pariſienne a brigué, ſous main, le commandement de toutes les autres Gardes nationales : puis, voyant que cette tentative ne réuſſiſſoit pas, pour en effacer le ſouvenir, & même démentir le ſoupçon, il a lui-même propoſé un Décret abſolument contraire. Mais auſſi-tôt la Municipalité a imaginé ſa fameuſe Fédération, pour liguer avec elle toutes les forces du Royaume, & ſe faire le grand reſſort de la machine. Cette diſpendieuſe comédie n'ayant pas eu encore tout l'effet qu'on en eſpéroit, bientôt, pour d'autant mieux conſolider & perpétuer l'union ſous ſa banniere, le Maire Bailli, par lettres circulaires aux 48,000 Municipalités, a demandé l'envoi des procès-verbaux de leur cérémonie du 14 Juillet, voulant, dit-il, raſſembler toutes ces pieces patriotiques, & les préſenter à l'Aſſemblée Nationale. Ainſi un Seigneur ſuzerain reportoit au Roi les aveux qu'il recevoit de ſes Vaſſaux. Ce n'eſt pas tout ; car, en affaire ſi eſſentielle, il ne faut rien négliger. A la circulaire du Maire étoit jointe celle d'un Broquin, Officier municipal, offrant aux petites Municipalités d'être (pour une

de l'anarchie : chacun de ces atomes ayant son petit Sénat, comme l'eurent Nole, Catane ou Narbonne, sous le despotisme du Sénat de Rome. Elle ne tiendra peut-être pas dans les départements, des Proconsuls ou Prêteurs avec leurs faisceaux, des Gabinius & des Verrés, encore moins des Scipion & des Quincius ; mais bientôt & souvent elle leur dépêchera des Commissaires armés de sa puissance, des Brissot, Fauchet ou Marrat.

ARTICLE VI.

CONCLUSION.

AU point où nous sommes, que faire pour se délivrer de la double tyrannie de la Capitale & de l'Assemblée ? Pour remettre le Roi sur son trône, pour rendre à la Nation la paix, la sûreté, l'honneur ?

Premiérement & sur-tout détromper, éclairer, consoler, encourager le peuple honnête & paisible ; lui faire connoître enfin ses vé-

---

modique redevance) leur Correspondant & Agent auprès de l'Assemblée Nationale. On voit que la Municipalité suprême ne sait de quoi s'aviser, pour parvenir à gouverner toutes les autres, qui n'ont pas la hardiesse & le bon esprit de la prier une bonne fois de s'occuper de ses affaires, & de les laisser en repos.

ritables amis & ennemis; couvrir de boue les factieux quelconques; au défaut des loix, en imposer à tous les émissaires, boute-feux & brigands; sur-tout ne plus souffrir aucune insulte ni violence, & que la premiere qu'éprouveroit un bon citoyen & fidele sujet du Roi, soit le signal; que tous ses pareils volent à sa défense ou mémorable vengeance.

A cela près, attendons le moment, qui ne peut plus être fort éloigné, ne le devançons pas par des démarches inconsidérées & mal concertées: ne négligeons pas non plus de le saisir par une timidité très-déplacée. J'ignore qu'elle circonstance particuliere le déterminera.

Il peut arriver qu'une province, cent villes même, plus ennemie que les autres de cette anarchie, plus avide d'une gloire immortelle & sûre d'être promptement imitée, s'avise de fouler aux pieds le chaperon de Marrat, d'arborer le panache d'Henri IV & de Saint Louis, de refuser autrement les ordres des clubs & du manége, réservant son obéissance & ses tributs pour le Roi en liberté, à qui alors elle en rendra bon compte; son respect pour des loix librement sanctionnées, après avoir été, selon le vœu de la Nation, librement décrétées, par des Représentants autorisés & fideles.

Mais ce seroit déclarer & commencer la guerre civile. Comment la soutenir contre les jacobins, & les 48 sections? Quels chefs la commanderoient?...... Non encore une fois. Il n'y aura point de guerre civile, ni de sang

répandu. Dès que les amis de la monarchie quelque part leveront la tête, avec ſageſſe & fermeté, le Palais-Royal hurlera, les clubs déraiſonneront, le manége décrétera, Paris excommuniera : mais tout cela tremblera & ne fera point la guerre n'en ayant aucuns moyens.

Il faudra pourtant que la Province qui, pour cette fois très-véritablement, remplira *le plus ſaint des devoirs*, ſe tienne prête à ſe défendre & même attaquer. *Si vis pacem, para bellum.* Il lui faudra donc des chefs ſûrs & capables. Mais, dès qu'elle en ſentira le beſoin, & montrera le deſir, *il s'en préſentera ; gardez-vous d'en douter.*

Je ne pourrois rien ajouter que n'ait déjà dit très-bien mon prédéceſſeur, *bon Dieu ! que les François.* Fideles citoyens & ſujets de toutes les claſſes, mais vous ſur-tout, Gentilshommes & Soldats, écoutez, & croyez vos amis & vos freres.

FIN.